

6 L. 878^y
FINOT,

OU

L'ANCIEN PORTIER

DE M. DE BIÈVRE,

PROVERBE ARCHI-BÊTE,

EN UN ACTE;

Par les citoyens CHAZET et GASSICOURT;

*Représenté à Paris, sur le théâtre Montansier-
Variétés, le 28 ventôse an 8.*

A PARIS,

Chez BARBA, au théâtre Montansier.

AN VIII.

PERSONNAGES. ACTEURS.

FINOT, valet niais,	<i>le cit. Brunet.</i>
Madame COCASSE,	<i>mad. Barroyer.</i>
BARBE, sa fille,	<i>mad. Mengozzi.</i>
PLAISANTIN, tuteur de Barbe,	<i>le cit. Dubois.</i>
DOUBLE-SENS, maître maçon,	<i>le cit. Alexandre.</i>
TAXE, vérificateur des contributions,	<i>le cit. Guibert.</i>
GRAPIN, notaire,	<i>le cit. Volanges.</i>

*La scène se passe à Paris, dans la maison de
madame Cocasse.*

FINOT,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

FINOT.

CE que c'est que de nous ! moi , ancien portier de monsieur de Bièvre , valet chez madame Cocasse ! c'est pourtant mon talent pour les calémbourgs qui m'a valu ça. Feu monsieur Cocasse les aimait comme une bête ; moi , je lui ai fait aimer encore davantage , de façon que toute la maison en fait à-présent , et les plus mauvais sont les plus bons. Eh ben , dans le commencement , monsieur Cocasse ne voulait pourtant pas prendre de valet : mais , comme il allait toutes les semaines passer une quinzaine de jours à la campagne , ceux qui venaient , ne pouvant parler à personne , écrivaient sur la muraille avec du charbon.

Quand il a vu que tout le monde lui *faisait des noirceurs* comme ça , il m'a pris à son service. Le pauvre cher homme est mort bien riche , sans avoir marié sa fille qui ne demandait pas mieux : mais ça ne tardera pas , et je crois que c'est aujourd'hui que ça se décide. Pourvu que monsieur Plaisantin , son tuteur , ne la donne pas à ce vilain monsieur Double-Sens qu'elle ne peut pas souffrir ! j'aimerais mieux qu'elle épousât pour mari ce jeune-homme qui demeure en face de chez nous , et pour qui elle a de la *pente*.

En attendant , arrangeons le déjeuner : des tassés d'un côté , des verres de l'autre. Madame Cocasse veut être devant un plat : eh ben , elle sera en face de monsieur Double-Sens. Monsieur Plaisantin ne boit que de l'eau ; le voilà. (*Il pose le pot-à-l'eau.*) Et puis , le pain et le vin ; car ici on n'aime pas le pain sans *levain*. Et puis , mademoiselle Barbe à ste place-ci ; elle m'a bien dit : Finot , mon ami , tâche de mettre mon prétendu de côté : c'est ce que j'ai

fait. Mon Dieu ! mon Dieu ! que c'est bien arrangé ! Maintenant, faut avertir. La compagnie ! c'est fait.

SCÈNE II.

Madame-COCASSE, PLAISANTIN, DOUBLE-SENS,
BARBE, FINOT.

PLAISANTIN.

ALLONS, plaçons-nous ; on ne parle jamais mieux d'affaires que lorsqu'on est dans son assiette.

DOUBLE-SENS.

L'avis est aussi bon qu'agréable ; mais pouvons-nous nous repaître d'autre chose que des regards de mademoiselle Barbe ?

FINOT.

Un moment : avant de vous mettre à table, il faut que je vous donne une nouvelle.

PLAISANTIN.

Laquelle ?

FINOT.

Un journal dit que, depuis les bals masqués, on ne reconnaît plus les chiens à Hambourg.

Madame COCASSE.

Et pourquoi ?

FINOT.

C'est qu'ils sont tous Hambourgeois. (*Ils se mettent à table.*)

PLAISANTIN.

Tenez, goûtez de ce jambon, et, si vous le trouvez tendre, vous direz que vous êtes arrivés à bon port.

PROVERBE.

DOUBLE-SENS.

Vous parlez-là comme un homme de *Part*. (*Feignant de ne pouvoir couper le jambon.*) Mais on a eu tort de tuer ce porc.

PLAISANTIN.

Pourquoi donc ?

DOUBLE-SENS.

C'est qu'il n'est pas *coupable*.

BARBE.

Je voudrais de la bière.

FINOT.

Mademoiselle, il n'y en a pas ; mais, si vous voulez, je vais *vous en brasser*.

PLAISANTIN.

Allons, trêve d'équivoque. — Madame Cocasse, *notre Barbe grandit* ; il est tems de la marier, et voilà monsieur Double-Sens qui ne demande pas mieux que d'être votre gendre.

MADAME COCASSE.

C'est-à-dire que monsieur veut être *un-beau fils*.

DOUBLE-SENS.

Je l'avoue, depuis long-tems les appas de mademoiselle Barbe ont battu le *brûquet* sur l'amadou de mon cœur.

FINOT.

Tiens ! quel *sobriquet* !

BARBE.

Ce que vous me dites-là est très-flatteur pour moi ; mais, avant de me décider, je demanderai le tems de réfléchir.

PLAISANTIN.

C'est trop juste ; il ne faut rien brusquer. Fen monsieur Cocasse, votre père, disait souvent : Ma fille sera jolie ; mais ce n'est pas tout d'avoir un *corbeau*, un *cordelier* ; il faut avoir un *corsage* ; et, pour plus de sûreté, il faut mettre promptement cette sagesse entre les mains d'un mari.

Madame COCASSE.

Je me charge de le choisir, et ma fille est trop docile pour aller
outre mère.

R A R B E.

Un moment : je sais que mon père avait disposé de ma main dans
son testament, et je ne puis consentir à aucun mariage, avant de
connaître ses intentions.

P L A I S A N T I N.

C'est tout naturel ; mais ce testament ne se trouve pas, et, dans
cet embarras, il faut pourtant un débouché. (Il débouche une
bouteille.)

D O U B L E - S E N S.

Vous y êtes.

P L A I S A N T I N.

Qu'est-ce à dire ? Une bouteille vide.

F I N O T.

Ça ne se peut pas, puisqu'elle est avec la lettre et le cachet de
monsieur Cocasse ; tenez, voyez-vous la lettre-de-cachet ?

P L A I S A N T I N.

Vois plutôt toi-même, imbécile !

F I N O T, regardant.

Dam ! monsieur, je vois bien qu'il y a quelque chose là-dedans ;
(renversant la bouteille) : c'est un rouleau de papier.

Madame COCASSE.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que mon mari a mis son esprit en
bouteille ?

P L A I S A N T I N, lisant.

« Ceci est mon testament ». Ah ! ah ! ah !

D O U B L E - S E N S.

Je reconnais bien là mon ami Cocasse : il avait toujours le petit
mot pour rire.

F I N O T.

Il faut lire le nouveau testament.

PROVERBE.

PLAISANTIN.

J'y consens. (*Il lit.*) « Pour qu'on ait plus d'agrément à lire mes dernières volontés, je les ai mises en vers ».

FINOT, regardant à travers la bouteille.

Oui, en verre, et en verre vert, encore.

PLAISANTIN, lisant.

« *Voulant faire ma barbe...* la plus heureuse femme du monde, »
» je desire qu'elle épouse un homme-de-lettres comme moi, qui
» ne parle jamais qu'en pointes, qui soit la pure farine des plaisans,
» et qui puisse donner leçon à ses confrères; et, pour s'assurer s'il
» a le mérite que je lui desire, je laisse ci-joints trois calembourgs
» qu'il sera tenu de deviner, avant de signer le contrat par lequel
» je donne à ma fille trente mille livres....

FINOT.

Diable ! ça fera une belle bibliothèque.

PLAISANTIN, reprenant.

« Trente-mille livres en mariage, à moins que celui qu'elle
» choisira ne soit un *antidote*, et ne laisse l'argent à ma veuve.
» De plus, j'exige qu'il explique l'inscription qu'on trouvera sur
» une pierre, dans ma cave ».

DOUBLE-SENS.

Je suis impatient de me caver, pour voir cette inscription.

PLAISANTIN.

Je suis curieux de voir aussi ce que veut dire le défunt. Descendons à la cave, et ne cherchons pas *en vain*. Viens-tu, Barbe ?

BARBE.

Je vous remercie, mon oncle ; en fait d'inscription, je n'y entends pas grand'chose.

DOUBLE-SENS.

Ah ça ! mais, comment descendrez-vous à la cave ?

PLAISANTIN.

Eh ! parbleu ! par l'escalier.

FINOT,

DOUBLE-SENS.

C'est fort bien, mais l'escalier est parti.

PLAISANTIN.

Comment cela ?

DOUBLE-SENS.

Je viens de le voir en *marches*.

FINOT.

Ah ben ! je suis sûr qu'il sera parti avec les oignons, car je les ai vus en *bottes*.

DOUBLE-SENS, à *Plaisantin*.

Vous ne me retiendrez pas long-tems, parce qu'il faut que j'aille au faubourg Saint-Germain.

FINOT.

Oui, mais vous ne pourrez pas passer sur le Pont-Neuf.

DOUBLE-SENS.

Pourquoi donc ?

FINOT.

Parce qu'il n'y en a plus.

DOUBLE-SENS.

J'y ai passé encore ce matin.

FINOT.

Je vous dit que j'en suis sûr, puisque je le tiens de quelqu'un qui vient de *la Vallée*. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

BARBE, seule.

Je tremble que ce maudit Double-Sens ne remplisse les conditions imposées par le testament de mon père. Si j'étais assez heureuse pour en prévenir Taxe, mon jeune voisin ! il m'aime ; et, sous prétexte de parler à ma mère de ses contributions, il m'a promis de venir ce matin : il faut absolument qu'il imite le jargon à la mode. Pour l'y déterminer, le meilleur moyen est de ne lui parler moi-même qu'en pointes. Le voici, commençons.

S C È N E I V .

T A X E , B A R B E .

T A X E .

Je bénis le sort qui m'a fourni un prétexte pour venir à vos pieds. Il est donc vrai que mes soins ont su vous toucher. Qu'il est doux quand on s'aime !...

B A R B E .

Quand on sème, on doit recueillir.

T A X E .

Votre lettre, cette lettre charmante, sera toujours gravée au fond de mon cœur.

B A R B E .

De votre cœur ? mais je m'y croyais gravée avant la lettre.

T A X E .

Quel accueil ! quel discours ! Amant plein d'ardeur, j'espérais vous trouver amante.

B A R B E .

Me trouver à *Mante* ? Mais, je suis fort bien à Paris.

T A X E .

Quel jeu cruel ! Ne puis-je savoir pourquoi vous me tenez un pareil langage ?

B A R B E .

Pour vous décider à l'adopter, c'est celui de votre rival ; c'est le seul qui plaise à ma mère, à mon oncle, et sachez que mon père, par son testament, exige que je donne ma main à celui dont le langage, rempli d'équivoques, sera le plus bizarre.

T A X E .

Ah ! je suis perdu ! le langage de la nature est le seul que je

sache employer, et je parle toujours d'après mon cœur. Je n'ai jamais connu cet art fatigant de jeux de mots, qui est quelquefois le travers d'un homme d'esprit, mais qui, plus souvent, est l'esprit d'un sot: cet art qui avilit notre langue, dénature les expressions, force le sens; et, multipliant les énigmes et les calembourgs, ne nous laisse que l'heureuse ressource de ne pas les comprendre.

B A R B E.

Enfin, m'aimez-vous ?

T A X E.

En pouvez-vous douter ?

B A R B E.

Eh bien ! abjurez un moment le bon sens et la raison, puisque c'est le seul moyen de m'obtenir. Un bon peintre, mon ami, fait quelquefois des caricatures : voyons, essayez avec moi. Tenez, supposez que je sois ma mère, et que je vous surprenne.

« Comment, citoyen ? vous avez l'audace de parler d'amour à ma fille, avant de vous être adressé à moi » ?

T A X E.

Madame, je ne croyais pas devoir faire une déclaration à *mère*.

B A R B E.

A merveille ! continuons : - Monsieur, un pareil procédé me donne beaucoup d'humeur ».

T A X E.

Cela ne m'étonne pas; on m'a dit que vous étiez une femme *habile*.

B A R B E.

« Vous n'aurez jamais mon consentement ».

T A X E.

Vous voulez donc faire de moi un homme sans aveu ?

B A R B E.

De mieux en mieux ! Pour le coup, je crois que vous m'aimez; car vous perdez l'esprit pour moi. Voici ma mère: du courage.

S C È N E V .

L E S M Ê M E S , madame C O C A S S E .

Madame C O C A S S E .

Q U E vois-je ? un homme avec ma fille ?

T A X E .

N'est-ce point madame Cocasse que j'ai l'honneur de saluer ?

Madame C O C A S S E , avec aigreur.

Oui, citoyen.

T A X E , à Barbe.

On ne m'a point trompé, madame, en me disant que je trouverais
ici un beau port de mère.

Madame C O C A S S E .

Il est jovial : monsieur est sans doute fourbisseur, puisqu'il sait
faire des pointes.

T A X E .

Non, madame ; je suis contrôleur des contributions.

Madame C O C A S S E .

Directes ?

T A X E .

Et indirectes.

B A R B E .

Monsieur n'en impose pas.

T A X E .

Au contraire, je suis chargé des réclamations ; et, quoique mes
fonctions soient bien multipliées, je ne manque pas de mémoire :
voici le vôtre.

Madame C O C A S S E .

Vous l'avez sans doute trouvé juste ?

FINOT,

T A X E.

Oui, madame, c'était une faute dans la distribution *des rôles*.

Madame C O C A S S E.

Des rôles ? Vous savez, je le vois, remplir le vôtre, et réparer les erreurs.

T A X E.

Rien de plus facile ; mais j'ai besoin des papiers dont vous voyez la note.

Madame C O C A S S E.

Je vais vous les remettre ; mais souffrez auparavant que je vous remercie et vous félicite de votre enjouement : ordinairement, les gens de votre état sont tristes.

T A X E.

Au contraire, madame, les receveurs des impositions font toujours *des comptes*.

S C È N E V I.

LES M Ê M E S , F I N O T.

F I N O T.

M A D A M E, sans vous interrompre, si voulez cesser votre conversation pour m'écouter, je vous rendrais compte de ma commission.

Madame C O C A S S E.

Voyons, qu'y a-t-il ?

F I N O T.

Je sors de ce notaire où ce que vous m'avez envoyé ; mais c'est fini, je n'y retourne plus.

Madame C O C A S S E.

Comment cela ?

F I N O T.

Sûrement ; c'est qu'ils sont malhonnêtes comme tout dans cette maison-là. Je vois de l'écriture sur la loge du portier : je me mets à épeler : p, a, r, par, l, é, s, lés, parlez ; v'là cet autre qui m'interrompt brusquement : allez à l'étude, mon ami, qu'i' me dit, allez à l'étude. C'est-il un opprobre, ça, pour un homme comme moi, qu'a balayé deux ou trois colléges, et qu'a même eu un prix.....

Madame C O C A S S E.

Tu as eu un prix, toi ?

F I N O T.

Où, madame.

Madame C O C A S S E.

Où donc ?

F I N O T.

Pardi ! où on les distribue, dans la salle aux prix. — Enfin, v'là qu'on me conduit dans une classe où il y a des écoliers qui griffonnent. Je demande monsieur Grapin : on me dit qu'il va venir chez madame, tout-à-l'heure ; mais je ne conseille pas à madame de se servir de cet homme-là.

B A R B E.

Pourquoi ?

F I N O T.

C'est que ce n'est pas un notaire, c'est un auteur.

Madame C O C A S S E.

Un auteur !

F I N O T.

Sûrement, puisqu'on m'a dit qu'il faisait un acte.

Madame C O C A S S E.

L'imbécile ! (A Taxe.) Monsieur, je vais chercher mes papiers.
(A Barbe.) Viens, ma fille.

B A R B E, à Taxe.

Ne vous impatientez pas.

Madame C O C A S S E.

Je reviens dans l'instant.

FINOT,

TAXE.

Madame, vous aurez beau revenir promptement; vous ne serez de long-tems sur le retour.

Madame COCASSE, à part.

Il est vraiment aimable. (*Haut.*) Bien fâchée de vous laisser seul.

FINOT.

Oh ! monsieur ne s'ennuiera pas ; je vas lui tenir compagnie.

(*Les deux femmes sortent.*)

TAXE.

C'est bien désagréable que , pour avoir ses papiers en règle, il faille toujours être *par chemin*.

SCÈNE VII.

FINOT, TAXE.

FINOT, à part.

J'AI vu sûrement cette figure-là sur un visage de ma connaissance.

TAXE.

Mais je crois que c'est Finot, mon ancien commissionnaire.

FINOT.

Ne me parlez pas de ce tems-là, monsieur ; toujours au coin de la rue, j'étais un homme *borné* ; c'est bien autre chose à-présent.

TAXE.

Tu es donc mieux ?

FINOT.

Pardine ! je le crois ; monsieur Cocasse m'a fait beaucoup de cadeaux. (*Tirant une montre.*) Tenez, voilà une montre qu'il m'a donnée.

T A X E.

Elle est fort jolie ; mais comment s'est-il défait d'un pareil bijou ?

F I N O T.

Oh ! quand il me l'a donné, il n'en avait plus besoin, parce qu'il partait pour Evreux ; et comme il allait se trouver là dans le département de l'Eure.....

T A X E.

Oui, oui ; mais comment fais-tu pour être si propre ?

F I N O T.

Oh ! j'ai trouvé un moyen de ne jamais me croter.

T A X E.

Comment cela ?

F I N O T.

C'est que, quand j'entre dans une rue, je ne vais jamais jusqu'au bout.

T A X E.

N'as-tu pas demeuré chez un botaniste ?

F I N O T.

Oui, monsieur, et j'en suis sorti, parce que je n'y faisais pas de progrès.

T A X E.

Comment cela ?

F I N O T.

Pendant six mois j'ai toujours resté sur la même plante.

T A X E.

Laquelle donc ?

F I N O T.

Sur la plante des pieds.

T A X E.

Tu devines sans doute ce qui m'a conduit ici ?

F I N O T.

Parguène ! c'est le fiacre qu'est là-bas.

F I N O T ,

T A X E .

Tiens , voilà de quoi boire à ma santé. (*Il lui donne six francs.*)

F I N O T .

Bien volontiers. (*à part*). Je tiens déjà le *pot-de-vin*.

T A X E .

Allons au fait. Je suis venu pour expliquer l'inscription d'une certaine pierre que feu ton maître avait trouvée et déposée dans sa cave.

F I N O T .

Qu'appellez-vous une pierre ? Il y a bien cinq morceaux qui font tout juste le patron de monsieur Cocasse.

T A X E .

Comment , le patron ?

F I N O T .

Oui ; Saint-Pierre.

T A X E .

Mais , enfin , où l'a-t-on trouvée ?

F I N O T .

Ah ! c'est une fière *histoire ancienne* : D'abord , c'est un jeudi que je l'ai descendue à la cave.

T A X E .

Tâche de ne pas commencer par la fin.

F I N O T .

Savez-vous ce qu'on commence par la *faim* ?

T A X E .

Ma foi , non.

F I N O T .

C'est un bon repas.

T A X E .

C'est juste. Revenons à mon affaire.

F I N O T .

Vous connaissez Ménikmontant ?

Oui.

T A X E.

F I N O T.

Belleville, où ce qu'il y a des moulins? mais je ne veux pas vous parler des moulins *avant*, j'en parlerai après.

T A X E.

Oui.

F I N O T.

Clichy?

T A X E.

Oui.

F I N O T.

Clichy?

T A X E.

Oui, oui.

F I N O T.

Eh ben! ce n'est pas là.

T A X E.

Mais, finiras-tu?

F I N O T.

Vous y êtes. Figurez-vous donc qu'au bas de Montmartre, il y avait un petit sentier qu'allait tout droit, en tournant, jusqu'aux trois moulins et aux fours des plâtriers.

T A X E.

Eh bien! acheveras-tu?

F I N O T.

C'est par-là que les jeunes ânes, monsieur, entraînent dans la carrière, et c'est au bas de ce petit sentier que nous avons trouvé la pierre.

T A X E, à part.

Bon! je profiterai de ce renseignement.

F I N O T.

A propos de sentier, faut que vous sachiez que vous avez un rival.

T A X E.

Un rival?

FINOT,

FINOT.

Oui, le cit. Double-Sens, maître maçon, celui à qui appartient les planches que vous voyez contre la maison qui fait le coin.

T A X E.

Qu'importe ?

FINOT.

Ne vous y fiez pas ; il pourrait bien vous faire des *niches* ; et, sans vous faire des complimens, une bête et lui c'est deux. Quoique ça, je l'ai embarrassé un jour, en lui demandant quelle était la plaine la plus élevée, et peut-être bien que ça vous embarrasse aussi.

T A X E.

J'avoue que je ne sais ce que c'est.

FINOT.

Eh bien, c'est la *pleine lune*,

T A X E.

Dis-moi : est-il bien reçu dans la maison ?

FINOT.

Certainement, puisque c'est lui qui l'a bâtie ; et je dis : il n'y fait pas froid, puisqu'il l'a bâtie à *chaux*.

T A X E.

Eh ! quelle espèce d'homme est-ce ?

FINOT.

Oh ! ben jovial. Quand il fait couvrir un bâtiment, il prend toujours les couvreurs les plus gais.

T A X E.

Pourquoi cela ?

FINOT.

Pour que la joie soit au *comble*, et voilà pourquoi il est maintenant dans la cave à chercher cette inscription dont je vous parlais tout-à-l'heure.

T A X E.

Voici quelqu'un.

FINOT.

C'est le notaire.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, GRAPIN.

G R A P I N, *bégayant.*

On m'a dit, monsieur, que je vous trouverais ici (*Il toussé*);
et je suis venu en droite ligne. (*Il toussé*).

T A X E.

Non, monsieur, vous êtes venu en *toussant*.

G R A P I N, *tirant un papier de sa poche.*

Je ne vous demande qu'un quart-d'heure pour lire la minute.

T A X E.

Vous comptez mal, monsieur; si je vous écoute un quart-d'heure,
vous me lirez *quinze minutes et non pas une*.

G R A P I N.

Vous avez, je le sais, beaucoup d'esprit à plaisanter; mais un
contrat sérieux comme celui-ci.....

T A X E.

Sérieux! Tenez, monsieur, je parie qu'il ne l'est pas autant que
le *Contrat social*.

G R A P I N.

Il me semble qu'un mariage est une affaire....

T A X E.

D'état, et souvent une affaire d'honneur.

G R A P I N.

On m'avait bien prévenu que monsieur Double-Sens aimait à
rire; mais je croyais qu'avec un homme de mon caractère, il von-
drait bien se contraindre, et parler sérieusement.

F I N O T,

T A X E, à part.

Bon ! il me prend pour mon rival. (*Haut*). Eh bien ! monsieur, j'écoute.

G R A P I N, *mettant ses lunettes.*

Par-devant etc. (*Taxe et Finot reculent*). Marc-Roch-Luc Grapin, furent présents Jérôme Double-Sens d'une part, et Barbe Cocasse, fille mineure, de l'autre, lesquels, etc.

Ladite future apporte une maison. . . .

F I N O T.

Elle ne sera jamais assez forte pour cela.

G R A P I N.

Si vous m'interrompez toujours, comment voulez-vous entendre ?

T A X E.

Allons, je serai, comme vous, tout oreilles.

G R A P I N.

Voici une clause essentielle : ladite Barbe, en cas de mort, aura. . . .

F I N O T.

Comment, *de mort aux rats* ?

G R A P I N.

Mais attendez donc. . . . aura pour héritier direct et légitime, le survivant conjoint.

T A X E.

Ah ! bon !

G R A P I N.

Article vingt.

T A X E.

Mais je croyais que c'était fait; vous en étiez à l'*article de la mort*

G R A P I N.

Ah ! je perds patience; vous mariera qui voudra. Je plains votre femme, si vous lui faites toujours des *pointes*.

T A X E.

J'espère cependant qu'elle aimera le système des *pieuses*.

G R A P I N.

Vous me mettez hors des gonds.

T A X E.

Eh bien ! c'est le cas de prendre la porte.

G R A P I N.

Je la prends. (*Revenant*). Vous mériteriez que je me vengeasse par d'aussi mauvais calembourgs que les vôtres. Voyons quelle est la ville où l'on mange le poisson le plus délicat ?

F I N O T.

C'est un port de mer.

G R A P I N.

Un port de mer ! c'est Jérusalem.

T A X E.

Comment ?

G R A P I N.

Parce que les murailles sont *détruites*. Il est authentique celui-là ; il est passé *par-devant notaire*. (*Il sort.*)

S C È N E I X.

T A X E, *seul*.

M E voilà sûr d'avoir gagné du tems ; voyons quelle sera l'issue de tout ceci.

SCÈNE X.

TAXE, PLAISANTIN.

PLAISANTIN, *entrant.*

MA foi, notre ami Double-Sens est bien près de deviner l'inscription.

Mais je croyais madame Cocasse ici. Ah ! voici le notaire. (*A Taxe.*) Citoyen notaire, soyez le bien-venu.

TAXE, *à part.*

La bonne méprise !

PLAISANTIN.

Nous allons le marier. (*Mystérieusement.*) Ma foi, j'ai eu quelque inquiétude.

TAXE.

Quoi donc ?

PLAISANTIN.

Vous me promettez le secret.

TAXE.

Vous ne me connaissez pas.

PLAISANTIN.

Il y a de par le monde un certain Taxe, un jeune homme assez mauvais sujet, dit-on.

TAXE.

Vous le connaissez donc ?

PLAISANTIN.

De réputation ; il demeure ici vis-à-vis, et j'ai su qu'il avait des vues sur ma nièce.

TAXE.

Comment des vues ! Est-ce que ses fenêtres donnent sur cet appartement ?

PROVERBE.

23

PLAISANTIN.

Heureusement qu'il n'a point été averti des conditions du testament ; car il se fût présenté pour deviner l'inscription , et il eût fallu l'admettre. Mais vous êtes sans doute pressé de les marier , et je ne veux pas retarder le bonheur de ma nièce. (*Il appelle.*) Finot ? Finot ?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FINOT.

PLAISANTIN, à *Finot*.

PRÉVIENS Double-Sens que monsieur l'attend , et monte ici la pierre.

FINOT.

Comment, monte la pierre ? Vous me prenez donc pour une grue.

PLAISANTIN.

Va donc , imbécile ! (*Finot sort.*).

SCÈNE XII.

BARBE, Madame COCASSE, PLAISANTIN,
TAXE.

Madame COCASSE.

CITIZEN, voilà mes papiers ; je remets mon sort entre vos mains , et voilà ce dont il s'agit. (*Elle lit.*)

Expose très-humblement ,

Gertrude-Félicité Cunégonde, veuve en quatrième noce de

Pancrasse - Jérôme Cocasse, qu'ayant été imposée par double emploi au rôle des contributions.....

P L A I S A N T I N.

Comment ! mais ce n'est pas - là le style d'un contrat de mariage.

Madame C O C A S S E.

Et qui vous parle de contrat de mariage ? Il s'agit d'un dégrèvement de contribution que monsieur s'est chargé de me faire obtenir.

P L A I S A N T I N.

Comment ! j'ai cru que le citoyen était notaire.

Madame C O C A S S E.

Point du tout ; le citoyen est vérificateur des impositions, en attendant qu'il soit receveur. Je vous le donne pour homme d'esprit.

P L A I S A N T I N.

Cela étant, je l'invite à assister à notre séance.

T A X E.

Vous ne pourriez me faire un plus grand plaisir.

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

TOUS LES ACTEURS.

(*Marche triomphale pour l'entrée de la pierre.*)

F I N Ô T.

V'là tous les morceaux, et je dis c'est fort, car c'est une pierre de taille.

P L A I S A N T I N.

Asseyons-nous et procédons, car c'est plutôt une pierre d'attente-

Madame C O G A S S E .

Pour faire d'une pierre deux coups, voyons d'abord les calembourgs.

PLAISANTIN, tirant un papier de sa poche, et lisant.

1°. Qu'est-ce qui a fait le plus de tort aux marchands de tabac ?

D O U B L E - S E N S .

Ce sont les impôts ?

T A X E .

Pas du tout. C'est la descente d'Enée aux Enfers,

PLAISANTIN.

C'est cela. 2°. Quel est l'animal à quatre pattes, le plus âgé ?

D O U B L E - S E N S .

Ne serait-ce pas la cigale ?

T A X E .

Non, non. C'est le mouton.

PLAISANTIN.

Comment cela ?

T A X E .

Parce qu'il est *lainé*.

PLAISANTIN.

C'est juste. 3°. Quelle est la saison que les journalistes redoutent le plus ?

D O U B L E - S E N S .

Parbleu ! c'est la saison des oranges.

T A X E .

Vous n'y êtes pas ; c'est l'automne.

PLAISANTIN.

Pourquoi ?

T A X E .

A cause de la chute des feuilles.

FINOT.

Écoutez, que je vous en propose quelqu'un aussi, moi. Savez-vous pourquoi les Juifs aiment beaucoup le nouveau calendrier ?

DOUBLE-SENS.

Non.

FINOT.

C'est qu'ils y trouvent un *messidor*.

PLAISANTIN.

C'est vrai.

FINOT.

Que je vous donne une nouvelle : depuis les enrôlements volontaires, tous les huissiers se sont présentés pour se faire enrôler, mais on les a refusés.

PLAISANTIN.

Eh ! pourquoi les a-t-on refusés ?

FINOT.

Parce qu'on n'a pas besoin d'eux pour les *exploits*.

PLAISANTIN.

Allons, allons; voyons la pierre.

DOUBLE-SENS, *examinant les caractères.*

Diable !... j'en approche.... mais non....

PLAISANTIN.

Eh bien ?

FINOT.

C'est la pierre infernale.

BARBE.

En quelle langue est l'inscription ?

Madame COCASSE.

C'est du grec, je pense.

DOUBLE-SENS.

Non, c'est du latin.

FINOT.

Eh bien ! vous y perdrez votre latin.

TAXE.

Pour moi ; je crois que c'est du français.

DOUBLE-SENS.

Allons donc . . . Une inscription en français ! Fi donc ! c'est une épitaphe, et la voici. Non, je n'y suis pas.

PLAISANTIN, à Taxe.

Qu'en dit, monsieur ?

TAXE.

Qu'il ne s'agit que des avoir épeler pour deviner le sens de cette pierre.

DOUBLE-SENS.

Elle sera pour vous une pierre d'achoppement.

TAXE.

Elle a été trouvée à Montmartre, n'est-il pas vrai ?

FINOT.

Ah ! mon dieu, oui ! tout en haut de la butte, en descendant.

TAXE.

Eh bien ! en rapprochant les cinq morceaux, vous allez lire couramment l'inscription :

MONTMARTRE EST LE CHEMIN DES ANES.

FINOT.

Eh ben ! il vous a mis sur la voie.

PLAISANTIN.

C'est, ma foi, vrai.

F I N O T ,

B A R B E ,

Il a deviné,

T A X E .

Je crois avoir rempli les conditions du testament ; il ne me reste plus qu'à réclamer les droits qu'il me donne.

P L A I S A N T I N .

Qu'en pensez-vous, madame Cocasse ?

M a d a m e C O C A S S E .

C'est juste.

P L A I S A N T I N .

Alors, je vous unis.

T A X E .

Quel bonheur !

T A X E .

F I N O T .

L'époux de mademoiselle Barbe a de l'esprit et du cœur, et je suis bien aise qu'on n'ait pas donné un plat à Barbe.

T A X E .

T A X E .

T A X E .

T A X E .

T A X E .

T A X E .

T A X E .

T A X E .

VAUDEVILLE.

AIR : *Dè la Soirée orageuse.*

PLAISANTIN.

LA plainte est toujours pour le sot;
Le sage est consolé d'avance.
Ne pouvant prendre femme, il faut
Apprendre à prendre patience.

(*A Double-Sens.*)

Sans pleurer ici ton toutment,
Dès ce soir renonce à ta belle,
Et pareil à l'amour constant,
Tu pourras bien vivre sans aile.

Madame COCASSE, à *Taxe.*

Tous vos vœux seraient superflus,
Et votre bonheur se devine;
L'Amour, pour remplacer Plutus,
Vous offre une charmante mine.

(*A sa fille.*)

Tu choisis un brave garçon,
Qui pourtant n'est pas des plus riches;
Tu fais très-bien, car un maçon
T'aurait sans doute fait des niches.

BARBE, à *Taxe.*

D'un sentiment triste et jaloux,
Eloigne l'atteinte cruelle,
Et ne crains pas qu'à son époux
Ta femme se montre infidelle.

F I N O U ,

L'Amour, de nos cœurs bien épris,
 Fixera l'union constante ;
 Et, même en habitant Paris,
 Je veux toujours rester à *Mans*.

T A X E .

Le goût proscrit les calembourgs ;
 Mais il a beau nous les défendre,
 A force d'en faire toujours,
 On finit par ne pas s'entendre ;
 Du bon-sens suivez mieux la loi ;
 Quittez ce jargon que l'on vante ;
 Abjurez la pointe, et pour moi,
 Vous n'en serez que plus piquante.

F I N O U , au Public.

CHACUN est encore incertain
 Sur le sort de cette blquette ;
 Donnez-lui quelques coups de main ;
 Dès ce soir, sa fortune est faite ;
 Sans murmurer, l'auteur attend
 Votre critique ou votre éloge ;
 Mais songez bien qu'en ce moment
 Il est dans le *martyre aux loges*.

F I N .